

semblera-t-il moins lourd. Ainsi, ayant perdu votre fille, regardez-vous comme ayant encore un fils auquel vous accorderez, non pas l'amitié que vous aviez pour Ingénue, mais un peu d'attachement.

— Oh ! fit Rétif en secouant la tête une seconde fille ne remplacerait même point celle-là.

— Je vous soignerai si bien ! je serai pour vous si bon et si dévoué ! dit Auger, que vous reprendrez du courage.

— Jamais.

— Vous verrez.

Rétif secoua une seconde fois la tête, mais plus douloureusement que la première.

— Comment ! dit Auger visiblement inquiet, est-ce que vous me chasseriez ? est-ce que, moi aussi, je n'ai pas tout perdu, et ma douleur ne vous paraîtrait-elle point digne d'un peu de pitié ?

— Hélas ! dit Rétif, comparant malgré lui ce qu'était sa douleur à ce que devait être celle d'Auger.

— Ah bien ! dit Auger, ne me privez pas de la consolation que doit m'apporter votre présence, et, puisque je suis plus faible que vous, soutenez-moi de votre bon exemple et de toute votre fermeté.

— Oh ! pour vous soutenir, Auger, cherchez plus fort que moi.

— Voyez-vous ! s'écria celui-ci, moi qui ne travaille qu'avec mes bras ou avec mon instinct, ne souffrirai pas, dans les relations de la vie, comme vous qui travaillez avec votre tête ; je tournerai toujours bien une clé dans une serrure, et je ferai toujours bien une addition ou une revue d'ouvriers ; je roulerai toujours bien une feuille de papier peint : donc je vivrai, moi ; tandis que vous, vous pouvez être interrompu dans vos travaux.

— Bon Auger ! fit Rétif.

— Ainsi, s'écria celui-ci avec un tel accent de joie, que Rétif ne put s'empêcher de lever la tête pour le regarder ; ainsi, cher monsieur Rétif, nous allons demeurer ensemble.

— Oui, dit Rétif.

On comprend tout l'intérêt qu'avait Auger à demeurer auprès de Rétif et à être au mieux avec lui. C'était là un de ses calculs, au point de vue de sa considération personnelle et de l'entreprise qu'il rêvait.

Et cependant, sous le regard de Rétif, cet éclair de joie s'effaça aussitôt de la figure d'Auger pour faire place à une morne affectation de tristesse lugubre.

Et ne pouvant pleurer, comme si Dieu eût voulu que les larmes, ce don sacré de la divinité, ne pussent couler que pour une véritable douleur, il se réfugia dans les gémissements et les contorsions.

Rétif se vit obligé, lui père, de consoler son gendre.

Cette douleur exagérée produisit, au reste, un effet heureux sur la sienne ; elle la calma pour un moment.

Rétif rentra dans sa chambre, et Auger resta dans la sienne.

De là, Auger put entendre les véritables larmes qui s'échappaient libres et tumultueuses du cœur blessé du brave Rétif.

Ces larmes le contrarièrent sans doute, parce qu'elles durèrent trop longtemps et l'empêchèrent de dormir.

## LXII.

## LA PREMIÈRE ÉPREUVE D'UN ROMAN NOUVEAU DE RÉTIF DE LA BRETONNE.

Ce bon ménage du père et du gendre fit grand bruit dans le quartier, et y causa, il faut le dire une admiration universelle.

L'aventure déplorable d'Ingénue s'y répandit bien vite ; chacun l'avait connue, et cette mort si fatale et si inattendue doubla l'intérêt qu'inspirait déjà la catastrophe dont venait d'être victime la maison Réveillon.

C'était pour Rétif de la Bretonne une sorte de triomphe de larmes quand il passait dans la rue.

Ce fut pour le gendre un triomphe de vertu quand on le vit, dans leurs rares promenades, donner le bras à son beau-père, et affecter vis-à-vis de lui tous les soins du fils le plus tendre.

Huit jours s'écoulèrent ainsi.

Pendant ces huit jours, comme on le pense bien, le cœur et l'esprit du pauvre père furent en proie aux plus douloureuses préoccupations.

Il s'était fait, d'aimer Ingénue, une si douce habitude, et chez lui l'habitude était tellement puissante, qu'il lui sembla, pendant quelques jours, que son véritable corps était déposé au tombeau avec celui de sa fille, et que son âme seule errait encore sur la terre.

La douleur finit par s'établir en lui, et laissa sur son visage creusé cette empreinte indélébile que la mer grave sur les falaises qu'elle visite tous les jours à son flux, et dans lesquelles elle finit par s'incruster.

Quant à Auger, — et c'était chose concevable : Auger n'était pas père, et, comme on sait, il était très peu époux ; — quant à Auger, il avait repris ses travaux ordinaires, allait, venait, mangeait et dormait comme de coutume.

Cependant, de temps en temps, tout à coup, et comme par réminiscence, il prenait, au lieu de l'air sinistre qui lui était habituel, un air languoureusement affligé.

Et, cet air-là, il le prenait surtout quand il passait dans la rue en compagnie de son beau-père.

Alors les bonnes âmes se mettaient sur les portes et aux fenêtres, pour voir passer ce couple édifiant.

Chacun se disait : « Quel malheureux père ! mais qu'il est heureux d'avoir rencontré un pareil fils ! »

Et les compliments muets, traduits seulement par les regards, pénétraient comme un baume jusqu'au fond de l'âme de Rétif.

Auger avait achevé de meubler sa chambre, celle qu'occupait autrefois Ingénue.

L'ameublement était des plus simples :

Il se composait du lit que nous avons vu monter, et de deux chaises près de la table.

Cette table, aux heures des repas, était commune à lui et à son beau-père.

Du reste, Auger était la plupart du temps dehors, et rentrait parfois fort tard, soit que la besogne eût été plus grande, soit par tout autre motif inconnu.

Car, si l'on eût bien réfléchi, maintenant que Réveillon n'avait plus de caisse, quelle besogne avait donc à faire le caissier Auger ?

La voici : Auger était un homme d'imagination, Auger s'était créé un emploi. Auger s'était mis inspecteur des matériaux de la démolition, et on le voyait surveiller les intérêts de Réveillon ruiné, avec autant de zèle qu'il en mettait à soigner son beau-père.

Lorsqu'au bout de la journée, les ouvriers sous ses ordres avaient ramassé quelques planches en état d'être employées à nouveau, Auger était heureux comme Titus : Auger n'avait pas perdu sa journée.

Et il revenait enchanté chez le père Rétif, entrant dans tous les détails de ce travail quotidien, sans comprendre combien il affligeait le vieillard en retournant, chaque jour, dans ce lieu maudit où il avait perdu sa fille, et en le poignant, chaque soir par un nouveau récit.

Mais Auger s'inquiétait fort peu d'affliger Rétif, on le comprend.

La seule chose dont il s'inquiétait, c'était de bien établir dans le quartier sa réputation d'honnête homme, de veuf affligé, et de fils respectueux.

Il y était parvenu en huit jours.

On sait que, quand Auger voulait une chose, il la voulait bien, et ne manquait ni d'adresse ni de persistance pour la conduire à bout.

Huit jours s'étaient écoulés. On en était au neuvième depuis la mort d'Ingénue. Il était deux heures, et le dîner, préparé des mains d'une voisine qui, moyennant six francs par mois, se chargeait du ménage du beau-père et du gendre, venait de paraître sur la table apporté, pour ne pas déranger Rétif, par le petit escalier de service.

Auger appela son beau-père.

Celui-ci quitta son composteur, poussa un soupir, se leva et vint s'asseoir machinalement à la table.

Auger avait appétit : le dîner était bon et le tentait.

Rétif, au contraire, était assis à la table ; mais ses bras inertes retombaient des deux côtés de son fauteuil, sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et il ne paraissait nullement disposé à manger.

Il vit son gendre s'asseoir à table ; mais il ne fit pas plus attention à lui que s'il n'existait pas.

Auger le servit ; mais lui, toucha du bout des lèvres le potage, et aussitôt repoussa son assiette avec un gros soupir.

Auger mangea le sien, sans paraître s'apercevoir de la douleur du vieillard, et songea à soupirer seulement lorsqu'il eut avalé sa dernière cuillerée.

Le premier plat s'entamait, et Rétif commençait à manger un peu, malgré sa répugnance, lorsque quatre coups frappés à la porte appelèrent l'attention des deux hommes.

Rétif, nous l'avons dit, logeait au quatrième ; c'était donc pour lui, les quatre coups qui se frappaient en ce moment.

Il se leva afin d'aller à la fenêtre.

Auger, plus inquiet que lui, se leva en même temps que lui, et l'eut ouverte en un instant.

— Ils aperçurent alors un Auvergnat qui levait le nez en l'air, et qui attendait une réponse.

— Monte ! lui dit Rétif en tirant un cordon qui ouvrit la porte.

Chaque locataire avait un cordon semblable.

à l'aide duquel, sans se donner la peine de descendre, il pouvait introduire dans la maison toute personne qui frappait pour lui.

L'auvergnat, voyant qu'il était attendu, monta et remit à Rétif un paquet semblable aux rouleaux d'épreuves qui abondent chez les écrivains souvent imprimés.

Ce n'était donc pas chose nouvelle chez Rétif, et, cependant, Auger lorgna le paquet du coin de l'œil.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne conçut pas le moindre soupçon.

En conséquence, Rétif put se retourner du côté du jour et même s'approcher de la fenêtre, sans provoquer la moindre curiosité chez son gendre.

Ce dernier, au contraire, continua de dîner avec le même appétit.

Il y a plus, l'absence momentanée de Rétif et son occupation lui permettaient de dîner plus amplement.

Cependant, Rétif se tourna tout-à-fait du côté de la fenêtre.

Une pâleur mortelle, suivie d'une rougeur de pourpre, venait d'envahir son visage.

Voici ce qu'il lisait :

« Ne vous troublez pas, ne manifestez aucune émotion, ne sortez en rien de la limite qui distingue l'homme fort de l'homme ordinaire.

« Brûlez la lettre que vous recevez, et venez aussitôt que vous le pourrez, rue Saint-Honoré, près de la barrière, dans une maison entourée d'un jardin, à la grille duquel sont deux lions de pierre.

« Vous direz votre nom, et vous entrerez dans un salon où vous trouverez votre fille Ingénue vivante encore, après avoir été assassinée dans la caisse de M. Réveillon par M. Auger, son mari, qu'elle venait de surprendre volant son malheureux patron.

« Ne laissez rien paraître ; on connaît la force de votre âme ; continuez de sourire au misérable qui est près de vous, ne lui donnez aucun soupçon, sans quoi, il serait capable de vous assassiner aussi.

« Venez vite, on vous attend. »

Lorsque son sang, fouetté par cette terrible lettre eut fait assez de fois l'ascension et la descente qui donnent l'apoplexie et la paralysie, Rétif se remit droit sur ses jambes chancelantes, et, d'une voix assurée :

— Que voilà des épreuves mauvaises, et que ces ouvriers sont maladroits ! dit-il.

Puis, froissant le papier dans sa main, il l'enferma dans sa poche sans qu'Auger pût s'en apercevoir et y fit même la moindre attention.

Ensuite il reprit sa place à table, et sa conversation avec le misérable.

Celui-ci avait mangé, il était content ; la digestion lui éclaircissait les idées : il fut bavard et presque gai.

Dans son expansion, il passa du gai au triste, et Rétif se donna l'horrible plaisir de se faire raconter la mort d'Ingénue avec toutes les circonstances, c'est-à-dire avec tous les mensonges que le misérable puisa dans son infernale astuce, et dans le mauvais vin qu'il avait bu.

Rétif s'affligea beaucoup, et se laissa consoler un peu.

— Mon cher beau-père, dit Auger, voyez comme tout change en ce monde, puisque après avoir essuyé un si cruel malheur, nous voilà sur le point d'être très heureux ensemble.

— C'est vrai, répondit flegmatiquement Rétif, car vous m'aimez bien, Auger.

— Comme j'aimais Ingénue !

— Merci, dit Rétif en saluant.

Cependant, Auger, plus gai qu'il n'avait jamais été, ne tarissait plus ; il faisait ses plans de richesse et de félicité, auxquels il associait le père Rétif avec de si pitoyables exagérations, que, pour le vieillard, de sang-froid il y avait autant de railleries.

Enfin, lassé de toutes ces platitudes, Rétif se leva doucement de table en souriant au lâche assassin.

— Avez-vous assez mangé, mon ami ? lui dit-il.

— Mais oui, beau-père ; c'est la première fois que nous avons si bien diné.

— Vous avez raison... et un bon repas satisfait toujours, n'est-ce pas?... même la douleur !

— Hélas !

— Même la vertu.

Auger, qui avait l'habitude d'entendre le beau père prononcer des sentences, ne fit pas attention à la portée de celle-ci.

Il se leva de table également, et passa dans sa chambre pour reprendre ses souliers et son habit qu'il quittait par économie en rentrant au logis.

Cependant, Rétif se hâta de brûler la lettre qu'il venait de recevoir, et la fumée emplissait encore la chambre quand Auger y entra.

— Tiens ! qu'avez-vous donc brûlé là ? dit

Auger en regardant avec plus de curiosité que d'inquiétude.

— Un feuillet de ma dernière composition, dit Rétif.

— Pourquoi perdre de la copie ?

— Parce que le passage était un peu jovial, et que je n'ai plus le cœur à la joie, même dans mes livres, depuis la mort de ma pauvre fille !

Auger tira son mouchoir, et larmoya un peu pour le dessert.

Quant au père Rétif, il n'insista pas ; bientôt, Auger prit sa canne, et sortit pour aller à l'ouvrage.

Rétif le regarda partir caché derrière la fenêtre ; puis, quand son gendre eût disparu, alors il descendit à son tour ; mais, pour ne pas donner de soupçons, il s'arrêta chez quelques marchands du voisinage qui, chaque jour, lui demandaient de ses nouvelles, ou lui faisaient raconter pour la vingtième fois l'histoire de son malheur.

On n'a pas d'idée combien le peuple de Paris aime les histoires répétées.

Lorsque Rétif put supposer que son scélérat avait pris suffisamment les devants, il se risqua à son tour.

Mais, pareil au héros du *Spectateur nocturne*, il ne passa point l'extrémité d'une rue sans s'être assuré qu'Auger ne l'avait pas suivi.

## LXIII.

CE QU'ON VOIT PAR LE TROU D'UNE VRILLE.

Chemin faisant, Rétif laissait déborder dans son monologue et dans ses gestes la joie et l'espérance que venait de lui donner cette lettre.

Mais parfois aussi il s'arrêtait, se demandant si ce n'était point un piège dans lequel cherchait à le prendre l'astucieux coquin.

En effet, écriture inconnue, nul signe qui pût le rassurer ; la main qui avait tracé le billet était complètement étrangère à Rétif.

L'espérance seulement lui faisait signe à l'horizon.

Ce signe lui rendait la foi ; si on lui eût dit : « Ta fille est de l'autre côté du rivage ! » comme l'apôtre, il eût marché sur les vagues de la mer.

Et, cependant, quand il y réfléchissait, ce que contenait cette lettre était si peu probable.

Il ne continuait pas moins à s'avancer vers

la rue Saint-Honoré ; seulement, il s'avancait entre la douleur de la déception et la crainte d'un guet-apens.

Mais, pourtant en voyant qu'il n'était pas suivi, Rétif prit un peu d'assurance ; il gagna l'endroit qui lui était indiqué.

Il n'eut point à chercher la maison : d'après la description, il l'avait reconnue, et savait où elle était située.

Rétif connaissait toutes les maisons de Paris. Enfin, il s'arrêta devant la porte, fut introduit, et se nomma.

Cinq minutes après, étouffant de joie, ne pouvant croire à un pareil bonheur, il était entre les bras d'Ingénue, sauvée comme nous l'avons dit, et confiée aux soins d'un des plus habiles chirurgiens de Paris.

La douleur est, assure-t-on, plus facile à dissimuler que la joie.

Il faudrait alors juger de la force d'âme de Rétif sur l'impassibilité qu'il témoigna en revenant du faubourg Saint-Honoré à la rue des Bernardins.

Rien dans son maintien, rien dans sa physionomie ne trahit le secret qui lui avait été confié.

Les yeux du bonhomme étaient, il est vrai, un peu gonflés et un peu rouges ; mais il pleurait tant de douleur depuis huit jours, qu'il était impossible de deviner que les larmes qu'il venait de répandre fussent des larmes de joie.

D'ailleurs, Rétif était de retour avant Auger. Il s'installa dans sa chambre, et attendit. Il avait acheté, chemin faisant, une bonne vrille avec laquelle il fit un trou dans son alcôve.

Ce trou avait été mesuré de telle façon, qu'il donnât précisément dans une fleur du papier d'Auger.

Le trou, obliquement creusé, enfilait visuellement toute la chambre du misérable.

Par ce petit orifice, le regard de Rétif ne perdait rien du plafond au plancher.

Rétif en fit l'expérience le jour même ; il était couché, faisant le malade, pour ne pas perdre la primeur de son invention.

Il vit rentrer Auger avec sa chandelle. Le jeu de cette physionomie, aux reflets rougeâtres de la mèche embrasée, avait quelque chose d'effrayant qui fit pâlir le bonhomme dans son lit.

En effet, Auger, qui ne se pouvait douter d'être aperçu, rentrait chez lui avec sa figure naturelle, c'est-à-dire avec l'indifférence dégoûtante de la bête féroce ; il était hideux ainsi.

Sa figure n'avait pas d'intelligence ; ses yeux voyaient sans regarder ; certaine contraction habituelle de sa bouche, dans les moments où il s'observait avait fait place à une inertie absolue. L'hébétement, la molle platitude des lèvres, la férocité du regard faisaient de cette physionomie un type odieux.

La brute chercha bientôt autour d'elle, et eut l'air de se rappeler.

L'objet de cet élan de mémoire, c'était Rétif ; le visage s'illumina, les mains s'agitèrent, les jambes portèrent le corps vers la porte.

Alors, Rétif éprouva la désagréable sensation de cette visite prochaine ; il voulut feindre de dormir.

La porte s'ouvrit. Auger entra à pas de loup, et vint au lit.

Rétif entendit souffler, pour ainsi dire la respiration de cet homme.

Il eut peur que, le croyant endormi, le scélérat ne l'étranglât.

Ce fut certainement une minute cruelle que celle pendant laquelle Rétif sentit la lumière, et vit cet homme sans autre intuition que l'intuition de l'esprit.

Cependant, à travers les paupières, pénétra la clarté qu'on ne veut pas voir.

Auger s'en alla sur la pointe du pied, comme il était venu.

Auger rentré chez lui, Rétif se remit à son observatoire.

Et, alors il vit changer complètement la figure de son gendre.

Celui-ci posa contre la porte d'entrée une grosse malle et une table qu'il s'était procurées depuis quelques jours.

Il examina si la serrure était bien bouchée, si nul regard ne pouvait pénétrer dans sa chambre, et il ferma hermétiquement les rideaux de la fenêtre.

Il eut même la précaution d'appliquer, comme doublure à leur gaze trop diaphane, la couverture de coton de son lit, qu'il inséra dans les tringles.

Que signifie tout cela ? se dit Rétif ; nous allons donc assister à quelque nouvelle infamie de ce misérable ?

Auger tira un couteau de sa poche, et, il faut le dire, cette lame brillante épouvanta beaucoup Rétif.

Elle n'était, cependant, pas destinée à jouer un bien terrible rôle.

Elle s'enfonça dans le carreau entre deux octaèdres de briques qu'elle déjoignit.

Auger souleva alors cette brique, et la plaça sur champ ; puis inquiet et dans l'attitude du rémouleur antique, il releva la tête, et écouta.

Mais, n'entendant et ne voyant rien, il introduisit ses deux doigts dans le plancher, et entre ses doigts, il pêcha une pièce d'or.

Ce fut pour Rétif un spectacle bien extraordinaire, que cette extraction féérique.

— Bon ! le scélérat, se dit-il, a sa cachette en cet endroit.

Après avoir mis la pièce d'or dans sa poche, Auger laissa retomber la brique, qu'il aplatis au niveau des autres ; frotta le parquet avec son soulier ; ôta sa couverture, qu'il replaça sur son lit, et retira table et malle de devant la porte.

Enfin, il déboucha la serrure, éteignit sa chandelle, et se coucha.

Une demi-heure après, il ronflait de manière à réveiller Rétif, si, après tout ce qu'il avait vu, Rétif eût pu dormir.

Mais, comme dit M. Delille, Morphée avait envoyé ses pavots bien loin de cette alcôve de la rue des Bernardins.

La lettre du matin, la visite au faubourg, et cette vision nocturne étaient plus que faites pour empêcher ce brave Rétif de dormir.

Il prit ses plans et dimensions avec la tranquillité d'un homme ferme. Si Auger l'eût vu veiller comme lui avait vu Auger veiller, c'eût été pour le coquin une telle épouvante, qu'il eût immédiatement pensé à la fuite ou au crime.

Cependant, le lendemain matin, il reçut très-affectueusement la visite de son gendre. Il se laissa bercer par les flagorneries, but tout brûlant le café à la crème qu'on lui versa, il mangea même de fort bon appétit, ce qui enchantait l'excellent fils.

Auger était désormais sûr de sa victoire ; quand il fut parti, Rétif prit sa redingote bleue, et s'en alla rendre visite à Réveillon.

Il est temps, en effet, que nous rendions aussi une visite à cette victime de la révolution, que la cour avait d'abord voulu faire, et que, plus tard, elle ne put arrêter.

Réveillon parfaitement ruiné, était tombé en philosophe.

Il trouvait des consolations jusque chez ses anciens adversaires.

Son malheur le rendait intéressant : les républicains, — nous demandons pardon à nos lecteurs de prononcer ce mot, encore inconnu en avril 1786, — les républicains, disons-nous, s'étaient émus de voir un quasi-patriote frappé par la cour.

Et Santerre avait offert son hospitalité au malheureux et à sa famille.

L'hospitalité de Santerre était quelque chose dans le faubourg Saint-Antoine.

Le brasseur vivait largement ; fier d'une fortune gagnée par le travail, il en faisait un usage aussi noble que s'il eût été un des plus aristocrates dépensiers de l'époque.

Chevaux, chiens, gens, tout était fort, gras et vaillant chez lui.

Maison neuve, table abondante, mine ronde, air pour les poumons, voilà ce qu'on trouvait chez Santerre.

On y trouvait aussi, par malheur, un peu trop de discussions politiques ; mais elles étaient à la mode en ce temps-là.

Il était fort élégant de parler politique et réforme.

MM. de la Fayette et Lameth en parlaient bien, la reine et M. le comte d'Artois en parlaient bien aussi.

Tout le monde en parla tant, que quelques gens voulurent en faire, et, une fois que le branle fut donné, tout le monde en fit et n'en parla plus.

Nous disons donc que Réveillon, avec ses filles, avait trouvé l'hospitalité chez Santerre.

Le brasseur avait d'abord été au plus pressé ; il avait examiné le dégât.

Pour le réparer, c'était non-seulement de l'argent, mais encore du temps qu'il fallait.

Non-seulement du temps, mais encore du courage.

En exploitant un peu son malheur par la politique et la sympathie des co-religionnaires, possible était de refaire la fortune du malheureux fabricant de papiers peints.

Santerre offrit de l'argent ; c'était tout ce qu'il pouvait offrir.

Mais Réveillon, qui avait bien voulu, pour que ses filles fussent en sûreté, à l'abri, accepter chambre et table chez Santerre, c'était encore le temps des échanges d'hospitalité, Réveillon se cabra dès qu'on eut éveillé en lui le négociant.

Lui offrir vingt mille livres, c'était beau, et, pourtant, il se trouva humilié.

Il commença par refuser.

Ingénue. — Vol. D. No. 13.

Ensuite, il déclara que vingt mille livres ne lui pouvaient être d'aucune utilité ; il se lamentait beaucoup sur la perte de son portefeuille, qui contenait tant de valeurs, et surtout la réalisation faite de ses bénéfices de l'année.

Mais tout cela n'était-il pas brûlé, pillé, par conséquent perdu ?

Cela pouvait s'élever à une somme si considérable, qu'auprès d'elle, vingt mille livres ne figuraient absolument rien.

Santerre comprit, et, blessé lui-même il n'insista plus.

Néanmoins, sa figure fut ce qu'elle devait être, c'est-à-dire parfaite de douceur et de condescendance pour son hôte malheureux.

Ce fut au milieu de cet intérieur que Rétif tomba, étant forcé de rendre visite au brasseur pour visiter Réveillon :

Rétif d'ailleurs, n'avait eu avec Santerre que des relations excellentes ; le brasseur n'était pas homme à ne pas se gagner tout ce qui tenait habilement une plume à Paris.

Et Rétif tenait la sienne assez originalement pour que l'attention d'un novateur en eût été excitée.

Rétif était donc assuré d'être bien reçu chez Santerre à un double titre.

Comme père malheureux, car son malheur était arrivé aux plus sourdes oreilles de Paris ; comme patriote persécuté, puisque la persécution de Réveillon se partageait en deux lots dont Rétif avait le plus terrible.

Le fabricant de papiers peints était bien changé : la perte de sa fortune l'avait considérablement vieilli. Il regarda Rétif, et n'aperçut pas sur ses traits la douleur qui éclatait sur les siens.

Il en put conclure sans illogisme que la perte de cinq cents mille livres surpasse de beaucoup celle d'une fille unique.

— Eh bien, dit Rétif, comment pourrez-vous supporter l'état où vous allez vous trouver réduit ?

— Mon Dieu, dit le fabricant, je recommencerais.

— Mais, fit Rétif, vos ennemis ?

— J'en ai moins que d'amis, à présent.

— C'est vrai.

— Et tous mes ennemis viendront acheter chez moi, quand je rouvrirai mon magasin, pour voir la mine que je fais.

— Vous avez raison.

— Quant à mes amis, aucun n'osant m'apport-

ter une aumône, tous ne manqueront pas de m'apporter l'argent d'un rouleau de papier, ou d'un devant de cheminée; en sorte que, si j'ai à Paris, comme je l'admets...

— Deux cent mille amis, fit Rétif.

— A peu près... Eh bien, j'aurai cent mille livres au bout d'une année.

— Voilà une fortune! dit Rétif.

— Oh! répondit dédaigneusement le fabricant, ce sera un commencement.

— Je sais bien, Monsieur Réveillon, que vous aviez plus de cent mille livres; mais la seconde fortune qu'on fait ne vaut jamais la première qu'on a perdue.

— Hélas! non. Il ne s'agit donc plus que de trouver les matériaux de la seconde.

— Ne vous reste-t-il donc rien?

— Rien!

— Mais le crédit.

— Oh! ce n'est pas par là qu'il faut commencer; si j'use du crédit n'ayant rien, ce crédit sera si peu de chose, que j'aime autant n'en pas parler; parlons du crédit pour des sommes qui en valent la peine.

— Enfin, dit Rétif, monsieur Santerre ne vous offre-t-il pas quelque chose?

— Je n'accepte rien de personne, dit sévèrement Réveillon.

— Et vous faites bien, repartit Rétif; si vous vous relevez, au moins que ce soit par vous-même.

— Vous me comprenez! vous, fit Réveillon à Rétif en lui serrant la main.]

— Oui, dit le poète; mais comment tirerez-vous de votre fonds ce que vous n'y avez peut-être pas?

Ici le front de Réveillon s'abîma dans la douleur; son orgueil faisait place au regret d'un riche passé.

Rétif l'observa d'un regard à la fois bon et scrutateur.

Réveillon continua de s'assombrir; il en vint à soupirer: il était vaincu.

— Espérez, mon Dieu! s'écria Rétif, espérez!

— Monsieur Rétif, dit alors Réveillon en repassant tous les arguments de son interlocuteur, il faudrait d'abord, pour espérer, avoir une première base d'espérance.

— Combien donc vous faudrait-il à peu près? fit Rétif.

— Oh! beaucoup!

— Mais encore?...

— Beaucoup plus que, vous et moi, nous n'a-

vons, dit le fabricant avec une sorte d'amertume dédaigneuse.

Rétif eut un léger sourire fort significatif en ce moment, s'il eût pu être compris.

Mais il ne le fut pas très heureusement pour les chapitres qui vont suivre.

Alors rentrèrent les filles du fabricant, puis Santerre, et la conversation redevint générale. Rétif n'avait plus rien à faire; il se laissa raconter avec préparation toute l'histoire inventée par Auger, il y mêla ses commentaires, et sortit de la maison regardé comme un homme bien malheureux mais qui, après tout, n'avait perdu qu'une petite fille!

— Laquelle, ajouta Réveillon quand l'écrivain fut parti, avait d'excellentes qualités, mais pas un sou de dot, ce qui l'aurait rendu très-malheureuse, puisque son mari Auger aurait végété toute sa vie.

Il conclut en assurant qu'elle était infiniment plus heureuse d'être morte, qu'il ne la plaignait pas, et que, la première douleur passée, Rétif y verrait clair, et ne la regretterait plus; tandis que lui, Réveillon, avait deux grandes filles sur les bras, une fortune anéantie, et l'habitude du bien-être.

Cette dernière partie de l'argumentation n'était pas la moins forte.

Elle lui tira de nombreux soupirs, quand il examina l'heureux luxe de son compère le braiseur.

Et mesdemoiselles Réveillon soupirèrent aussi, tout en se trouvant moins malheureuses de leur jeunesse, de leur beauté, de leur innocence, que leur père ne voulait bien le dire.

Malheureuses sans doute, mais vivantes encore, au lieu d'avoir été brûlées vives comme cette pauvre Ingénue Rétif!

## LXIV.

## OU L'ON DÉRANGE AUGER PENDANT SON REPAS.

Il nous faut, maintenant, revenir à cet excellent M. Auger, auquel, de nos jours, l'académie n'eût certes pas manqué d'accorder le prix de vertu.

Lui aussi avait fait tous ses plans, et même une partie de ses préparatifs.

Bien vu par tout le monde, nullement inquiet à l'endroit du vol de Réveillon, et de la mort de sa femme, plaint et admiré par le faubourg Saint-Antoine et la rue des Bernardins, il sou-

geait, cependant, l'ingrat, à quitter ce beau pays de France, ou tout au moins la capitale, qui le traitait en enfant adoré.

C'est qu'Auger lorgnait tout simplement certaine province de Gascogne dans laquelle, en trafiquant un peu pour donner prétexte à une fortune, il se remarierait avec une femme moins sylphide qu'Ingénue, avec une femme apparentée de gras marchands de suifs ou de laines, mais nullement fille, sœur ou nièce d'homme de lettres.

Car, au fond, par instinct sans doute, Auger exécrerait ce pauvre Rétif.

Et, dans les rêves que nous venons de dire, au lieu d'être dans une misérable chambre de la rue des Bernardins, presque demeurée, isolée, maussade, il se voyait dans un bon petit intérieur donnant sur la plaine et sur les bois, comfortable, chaud, respectable.

Là, il était bon époux, bon père de famille, riche! il avait toutes les vertus!

Cet homme-là était si ambitieux de bonne renommée, qu'il eût égorgé une moitié du monde pour avoir la considération de l'autre.

Les gens qui n'ont point de vertu au cœur sont extrêmement jaloux d'en afficher sur l'habit ou sur le visage.

Auger avait, dans son esprit, fixé son départ à un jour très-rapproché, peut-être commit-il une imprudence en s'en occupant dans sa chambre; toujours est-il que, pour ne pas trop faire languir le lecteur, nous allons raconter ce qui arriva.

On était au lundi 16 mai, c'est-à-dire à la plus belle époque du printemps.

Paris alors est tout parfums: les giroflées et les mugnets jonchent les rues, les violettes et les narcisses embaument l'air.

De petites marchandes de fleurs courent la ville avec leurs éventaires, comme des cassolettes vivantes.

Aux fenêtres, les rosiers prennent leurs feuilles, et les lilas fleurissent.

Puis, çà et là, apparaissent les cerises hâtives, montrant leurs têtes rouges, le long des bâtons de verdure dont on récompense les petits enfants qui ont été sages.

C'était donc un de ces jours-là.

Les fenêtres étaient ouvertes, et laissaient pénétrer dans les pauvres chambres un de ces chauds rayons de soleil qui sont la richesse du pauvre, parce que le pauvre seul sait complètement en jouir.

Auger se mit à table à deux heures comme d'habitude, en face de son beau-père; deux ou trois fois il avait levé les yeux sur le bonhomme Rétif; car jamais, depuis la mort de sa fille, le bonhomme Rétif n'avait été si sombre et si soucieux.

Une préoccupation étrange se trahissait dans ses gestes et dans sa voix.

Redoublant d'amabilité avec Auger, il avait, cependant, quelque chose d'inquiet et de heurté dans tous les mouvements.

Il avait laissé tomber une assiette, lui, l'homme adroit par excellence!

Puis il avait cassé un verre.

A quoi Auger, riant, lui avait dit:

— Mais, beau-père, faites donc attention vous détruisez notre ménage... Vous savez que, les verres cassés, cela porte malheur!

Et, à ces mots, un singulier sourire avait effleuré la lèvre moqueuse du vieillard.

Puis, sans doute pour cacher sa préoccupation, il avait pour la troisième fois repris du même plat.

Tandis qu'Auger causait, Rétif remplissait son verre, le servait, cherchant à s'étourdir, soit par une volubilité singulière de paroles, soit par un bruit inaccoutumé sur la table, et par le choc des ustensiles.

L'aveuglement de certaines natures défiantes est, en certaines rencontres, un bien curieux sujet d'observation.

Auger ne devina, ne sentit rien; il vit seulement son beau-père très enflammé, et s'enflamma plus que lui.

On entamait le rôti, quand Auger, levant un peu la tête, écouta.

Rétif écouta aussi; seulement, il pâlit en écoutant.

— Qu'avez-vous donc, beau-père? demanda Auger.

— Rien! fit l'écrivain en versant à boire à son gendre si vivement, et d'une main si tremblante, qu'il versa plus d'un demi-verre de vin sur la nappe.

— Vraiment! s'écria celui-ci avec un gros rire, je ne vous reconnais plus du tout aujourd'hui, père Rétif! Est-ce que vous avez quelque roman nouveau dans la cervelle?

— Eh! mon gendre, précisément! fit Rétif.

— Ah... Eh bien, voyons, contez-moi cela.

— Volontiers, mon cher Auger.

— Y a-t-il de l'amour là-dedans?

— Certes! Vous aimez l'amour?